

Guizot

historien
philosophe
théologien
moraliste...

JACQUES BILLARD

Guizot

Historien, philosophe, théologien.

Du même auteur :

La fin des Lumières, CNRS, 2023, sous presse.

Une technique politique de toujours : le moralisme, in *Crise de la raison publique*, sous la direction d'Isabelle de Mecquenem, Hermann, Paris, 2022.

Une préfiguration du monde futur, in *Medium, Comment peut-on être européen*, direction Régis Debray, Paris, 2019.

Conférences pédagogiques. L'école de la troisième République. Et la nôtre, Paris, 2013.

Introduction à Félix Ravaisson, De l'habitude, PUF, 1999.

République et démocratie, Publication du Conseil Général de Haute-Garonne, 1999.

De l'école à la république, Guizot et Victor Cousin, PUF, 1998.

L'éclectisme, PUF, Que Sais-je ?, 1997.

Le pourquoi des choses, Nathan, 1994.

Traité d'éducation civique à destination des maîtres, Nathan, 1985.

Imprimé en France,

Mise en page réalisée par les ateliers Néo-maquettes, Paris.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2023.

© Jacques Billard, 2023.



ISBN 979-10-359-9740-3

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

AVERTISSEMENT

Réhabiliter François Guizot, au moins comme penseur, comme historien, comme philosophe et comme théologien est une tâche dont notre époque, si c'était possible, pourrait tirer un assez grand profit. Malheureusement, par sa position résolument et même obstinément antidémocrate, Guizot est devenu le symbole de ce qu'il est convenu de haïr en matière politique.

Il a dit : « Enrichissez-vous ! »¹

Et il a gouverné par la corruption, sans pourtant être lui-même corrompu², refusant même l'anoblissement que lui proposait Louis-Philippe.

Il reconnaît aussi avoir beaucoup menti³ !

Surtout, il est antidémocrate.

Le rapport de l'époque à la démocratie est complexe, entre ceux qui penchent pour l'empêcher (Guizot, Thiers...), ceux qui le voient comme inéluctable, quoique peu souhaitable (Tocqueville), ceux qui n'y croient pas (Proudhon), ceux qui, sincèrement (?) pensent que le

1. On n'a pourtant pas retrouvé dans ses écrits cette formule, seulement un « enrichissez-vous par le travail et par l'épargne », ce qui n'est pas tout à fait la même chose. En fait cette formule semble être celle qu'il répondait à quiconque lui demandait d'élargir le suffrage censitaire vers un suffrage universel. S'il l'on s'enrichit, on paye un cens (un impôt) plus important et l'on accède au droit de suffrage. Cela est d'ailleurs bien rapporté par Marx : « À toutes les propositions de réformes électorales, le ministre Guizot répondait : « 'Enrichissez-vous et vous deviendrez électeurs' ». Marx, *La lutte des classes en France*.

2. On ne peut pas gouverner sans corrompre, mais on peut gouverner sans être corrompu.

3. Ci-dessous p. 25.

peuple peut gouverner (les Républicains) et ceux qui ne veulent la démocratie que parce qu'ils sont sûrs de pouvoir manipuler le suffrage universel... On notera qu'aujourd'hui encore, la question continue de se poser en ces termes. Mieux, même, quand on veut empêcher le gouvernement de gouverner, on lui oppose la démocratie. Mais on veut empêcher le peuple de s'exprimer, on lui oppose... la République et son État de droit. Sur ces sujets, notre époque n'a rien résolu. Guizot, pour sa part, opte pour une *souveraineté de la raison* dans un régime parlementaire.

Il y a encore son bilan politique, sanctionné, comme on sait, par une révolution, celle de 1848. Mais juger de l'action politique de Guizot est un travail d'historien, qui n'est pas le but de ce recueil. Ce qui est cherché ici, c'est la mise en évidence de son apport théorique, comme historien et comme philosophe. Sait-on, par exemple, que c'est à lui que Marx emprunte la théorie de la lutte des classes ? De fait l'apport de Guizot dans le domaine théorique est considérable, articulé autour de la notion majeure et centrale de *civilisation*. Guizot est le grand théoricien de la civilisation et peut-être même le seul. Avant lui, le concept n'existe pas. Après lui, il se perd dans les errances que nous connaissons, sur ce sujet, aujourd'hui.

Ajoutons que Guizot est *français*. Ni anglais, malgré son tropisme, ni allemand, malgré son éducation. Il est français, c'est-à-dire qu'il est l'héritier, sinon même le résumé, de toute la philosophie française, de Descartes, de Rousseau, de Montesquieu, des Lumières, mais aussi de Condillac... L'époque est à un puissant éclectisme bien renouvelé.

L'œuvre écrite de Guizot est considérable. Des milliers de pages. Tout lire et, surtout, tout travailler, suppose d'y consacrer un temps dont seuls les chercheurs disposent. D'où l'idée d'extraire de cette œuvre les passages les plus significatifs, rangés par thèmes et avec l'indication des sources afin que chacun puisse y aller voir de près.

Car il faut lire Guizot et ne pas se contenter d'en avoir entendu parler...

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUCCINCTE

1787

François Pierre Guillaume Guizot, né à Nîmes, le 4 octobre 1787, mort au Val Richer¹ le 12 septembre 1874, de famille protestante. Père, avocat connu, mort à l'échafaud le 8 avril 1794 pour s'être opposé à la Terreur.

1799

Études à Genève. Apprend l'allemand, l'anglais et l'italien. Et un métier manuel, selon la prescription de Rousseau : menuisier et tourneur. Suit les leçons de philosophie de Peschier. « François Guizot devint un menuisier habile et un excellent tourneur. » (Mme de Witt, *M. Guizot dans sa famille...*, p. 12).

1805

Droit à Paris. Reprend l'étude du latin et du grec.

1806

Entre comme précepteur chez Stapfer, ancien ministre de Suisse à Paris. ICulture classique et la littérature allemande.

1807

Entre en relation avec Suard (Jean-Baptiste, 1733-1817), alors directeur du Publiciste (dont Lacretelle était le rédacteur en chef),

1. 14 340 Saint-Ouen-le-Pin - France

journal qui disparut en 1810 faute d'abonnés et autour duquel gravitaient des monarchistes qui ne refusaient pas le Consulat.

Petites publications au *Mercure*, au *Publiciste*, fondé en 1801 par Suard mais dont succès est dû à Pauline Meulan. Celle-ci, malade, accepte l'aide de Guizot.

Publications à la *Gazette de France*.

Entre en relation avec l'abbé Morellet, est reçu dans les salons royalistes de Mme d'Houdetot et de Mme de Rumford (veuve de La-voisier). Il y connut les Lumières, le condillacisme et le voltairisme.

Va voir Châteaubriand, lui adresse une épître en vers, traduit Cicéron et Démosthène. Il est admis, sur présentation de Stapfer, dans le salon de Suard (secrétaire perpétuel de l'Académie française).

Annote l'historien anglais Gibbon. Souci du retour aux sources et de la rigueur scientifique. Critique les thèses « hâtives » de Gibbon.

1809

Dictionnaire des synonymes français, (deux vol. de compilation).

1811

De l'état des Beaux-Arts en France (pour le salon de 1810).

Vante l'éclat de la peinture sous l'Empire, qu'il oppose à la fauteur de la littérature.

Attentif à la naissance du romantisme.

Salue le *Chateaubriand* de Girodet.

1812

Annote *L'histoire de la décadence romaine* de Gibbon.

Annales de l'Éducation (jusqu'en 1815).

Mensuel destiné à aider les parents à instruire leurs enfants mais sans jamais aborder le terrain politique. Le ministre Savary accorde l'autorisation sur le rapport de Lacretelle et Vanderbourg (amis de Guizot). Le premier numéro paraît le 15 avril 1811. Six volumes parus.

Ces articles le font remarquer par Fontanes qui lui confie la suppléance de la chaire d'histoire de Lacretelle (1812, avec une dispense d'âge), puis lui crée une chaire d'histoire moderne (mais Guizot refuse de faire l'éloge de l'empereur).

Le 7 avril : mariage avec Mlle Pauline de Meulan (née en 1773).

1813

Entre en relation avec Royer-Collard.

1814

Secrétaire général du ministère de l'Intérieur auprès de l'abbé de Montesquiou (recommandation de Royer-Collard) puis secrétaire général.

Participe à l'élaboration de la loi du 23 octobre 1814 qui rétablissait la liberté pour les livres, mais maintenait une censure préalable pour les journaux.

Publie : *Quelques idées sur la liberté de la presse*.

Prépare l'ordonnance royale du 17 février 1815 sur l'instruction publique. Cette ordonnance devait mettre fin à l'université impériale et surtout aux fonctions de son grand maître. Officiellement, il ne s'agissait que de décentraliser la gestion de l'instruction publique afin de permettre une meilleure adaptation aux besoins locaux. Pourtant cette décentralisation ne se bornait pas à supprimer les fonctions de grand maître, elle avait pour effet de rendre l'enseignement aux congrégations religieuses. Les 27 académies étaient remplacées par 17 universités composées d'un conseil par le recteur, de Facultés, de collèges royaux et de collèges communaux. Au-dessus de toute cette organisation, un Conseil royal et une « grande École normale ». Ce texte fut abrogé pendant les Cent-Jours. Guizot reconnut plus tard les dangers que contenait ce décret : trop d'universités et la voie libre pour l'action du clergé contre l'Université.

1815

Retour de Napoléon, Guizot reprend son cours d'histoire.

1er juin 1815 : rend visite à Louis XVIII à Gand (les libéraux y verront une trahison) pour le mettre en garde contre l'ultra-royalisme. Les libéraux de Royer-Collard craignaient que le roi cède aux Ultras et ne rétablisse une monarchie absolue, mettant fin à ce contrat social qu'est la Charte.

1816

Secrétaire général du ministère de la Justice, qu'il quitte lors des massacres du midi.

Nommé maître des requêtes au Conseil d'État.

Fonde avec Royer-Collard le parti des Doctrinaires (élevé naguère dans un collège de prêtres doctrinaires ; partisans du gouvernement constitutionnel). Démission en 1819.

Diverses publications politiques. Trace le plan d'un traité de droit constitutionnel, jamais rédigé.

1816

Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France, pamphlet en réponse à une brochure de M. de Vitrolles.

Essai sur l'histoire et l'état actuel de l'instruction publique en France.

1818

Promu Conseiller d'État.

1819

Chargé de la direction des affaires commerciales et départementales au ministère de l'Intérieur.

1820

Chute du cabinet Decazes. Guizot résiste à la réaction. Il est destitué.

Reprend son cours d'histoire moderne (le 7 décembre) et travaille, à La Maissonnette, propriété qui lui est prêtée par Mme de Condorcet. Veut utiliser ses deux moyens d'influence : la presse et l'enseignement.

Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du ministère actuel. Guizot demande si les classes jadis privilégiées doivent encore prévaloir sur les classes moyennes émancipées par la Révolution, si la Charte sera l'accomplissement de la Révolution ou son châtiment.

Reprend son cours de Sorbonne sur le titre suivant : *Histoire des anciennes institutions politiques de l'Europe chrétienne et des origines du gouvernement représentatif.*

1821

Édition annotée des œuvres de Rollin.

Commence un traité de philosophie politique, jamais achevé : *Philosophie politique*, 91 pages, inédit jusqu'en 1985.

Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France : défaite définitive de l'Ancien Régime et du bonapartisme ; veut un gouvernement représentatif ; critique de la souveraineté du peuple ; ébauche la souveraineté de la raison. S'en tient à la Charte comme seul moyen d'opposition et surtout pas aux sociétés secrètes.

Essai sur les conspirations et la justice politique ;

1822

Privé de sa chaire pour cause de libéralisme par Frayssinous du ministère Villèle.

Sur la peine de mort en matière politique.

Édition des *Observations sur l'histoire de France* de Mably (1823)

Essais sur l'histoire de France du Ve au Xe siècle (1823)

1823-1825 : Collections des mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre (26 vol.)

1823

Philosophie politique,

Entreprend la Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France (32 vol.)

1826

Crée *La Revue française*, revue de philosophie, de critique et de morale.

Article dans le *Globe* sur la souveraineté.

Souveraineté de la raison.

Article *Des Abrégés*, in *Encyclopédie progressive*, projet d'encyclopédie élaboré par Guizot, lancé en mai et abandonné en septembre.

1827

Histoire de la Révolution d'Angleterre (1827-1828).

Veuf. Se remarie en 1828 avec la nièce de sa première femme.

1828

(9 avril) rétabli dans sa chaire par le ministère Martignac.

Participe au succès de Cousin et de Villemain.

Histoire générale de la Civilisation en Europe

Histoire générale de la civilisation en France, 4 vol., inachevé.

Prend la direction de la Revue française fondée par ses amis.

1829

Fonde, avec Duvergier de Hauranne, Duchâtel, Rémusat, Odillon Barrot, l'association « Aide-toi et le ciel t'aidera ».

1830

(23 janvier) député de Lisieux. Signe l'adresse des 221. Démissionne du gouvernement le 3 octobre.

1832

(11 octobre) ministre de l'Instruction publique.

1833

(Janvier) : naissance de sa seconde fille. (11 mars) mort de sa seconde femme.

(28 juin) loi qui porte son nom. Pas d'obligation scolaire, car en France les pouvoirs civil et religieux sont seulement juxtaposés, contrairement à l'Allemagne où le pouvoir civil domine. Pas de gratuité : ceux qui peuvent payer doivent payer, l'État ne devant la gratuité qu'aux autres.

Rend obligatoire l'institution de classes normales dans les lycées ou collèges. Crée des caisses d'épargne et de prévoyance pour les instituteurs.

Institue les délégués spéciaux, adjoints aux recteurs, chargés de visiter les écoles.

Crée *Le Manuel Général de l'Instruction Primaire*

1835

Crée les inspecteurs primaires.

1836

Retraite. Succède à De Tracy à l'Académie française. Élu sans concurrent par 27 voix sur 29. Il y fut reçu le 22 décembre. À cette occasion il relit De Tracy.

6 septembre 1836, ministre de l'Instruction publique.

1837

15 février : mort de François-Jean Guizot (né en 1815), né de son premier mariage.

15 avril : quitte le ministère de l'Instruction publique.

1840

20 février : ambassadeur à Londres.

29 octobre : Affaires étrangères.

1847

Président du Conseil.

S'oppose à toute réforme.

Diverses publications.

1848

1er mars : se réfugie en Angleterre.

Mort de sa mère un mois plus tard.

1849

Rentre au Val Richer.

De la démocratie en France. Succès de librairie : 19 000 exemplaires vendus en deux mois.

1851

30 avril : appelé à présider la Société biblique protestante.

1855

Étude historique sur Washington, préface au livre de de Witt ; reprise du texte rédigé à la demande des Américains pour faire connaître en France *Les écrits et la correspondance de Washington*.

1861

L'Église et la société chrétienne.

1868

Histoire de France racontée à mes petits-enfants, ouvrage inachevé, terminé par Mme de Witt en 1875.

1870

Se prononce pour le oui au plébiscite de 1870 en ce qu'il renforce le caractère parlementaire du gouvernement.

Accepte la présidence d'une commission chargée de la réforme de l'instruction publique. Mais la guerre interrompt ces travaux.

1871

Recommande l'obligation scolaire.

1874

Mort au Val Richer, lisant, dit-on, des vers de Corneille.

GUIZOT : L'HOMME

Ce que j'ai voulu faire

J'ai défendu tour à tour la liberté contre le pouvoir absolu et l'ordre contre l'esprit révolutionnaire ; deux grandes causes qui, à bien dire n'en font qu'une, car c'est leur séparation qui les perd tour à tour l'une et l'autre. Tant que la liberté n'aura pas hautement rompu avec l'esprit révolutionnaire et l'ordre avec le pouvoir absolu, la France sera ballottée de crise en crise et de mécompte en mécompte. C'est ici vraiment la cause nationale.

Je suis attristé, mais point troublé de ses revers, je ne renonce ni à son service ni à son triomphe. Dans les épreuves suprêmes, c'est mon naturel, et j'en remercie Dieu comme d'une faveur, de conserver les grands désirs, quelque incertaines ou lointaines que soient les espérances.

Mémoires pour servir l'histoire de mon temps, Paris (1860), Laffont, 1871, p. 4.

J'ai quelque chose d'un chef de secte ou d'école, en même temps que de l'homme politique. Il faut accepter ce fait avec ses inconvénients et ses avantages.

Lettre à Madame de Gasparin, 1838, Paris, 1934, p. 156.

Ce que je dois à l'Allemagne

Je dois beaucoup à l'Allemagne. (...). Je lui dois une partie du mien [esprit]. De 20 à 25 ans, j'ai beaucoup étudié la littérature allemande, et beaucoup appris de cette étude, appris non seulement matériellement, mais moralement. Il m'est venu de là beaucoup

d'idées, des jours nouveaux sur toutes choses, une certaine façon de les considérer qu'on ne trouve point ailleurs, notamment en France.

Lettre à Mme de Lieven, T.I, Paris, 1963, p. 268 (1839).

Conversation

Je crois à la puissance de la conversation. Il faut voir les hommes et leur parler. L'écriture est une parole morte. Il faut un visage derrière les paroles. Il n'y a pas d'âme sans visage. Ici-bas, s'entend. Ailleurs, je ne sais pas.

Lettre à Madame de Gasparin, 1837, Paris, 1934, p. 136.

Enseigner — travailler

On vient de suspendre mon cours. Je m'y attendais comme vous. Je regrette un peu cette petite tribune, d'où j'exerçais encore quelque action directe sur des hommes qui se mêleront de l'avenir. [...]

Vous avez raison de travailler. C'est un refuge et aussi un moyen d'action bien éloigné, bien indirect et pourtant réel. On ne peut pas empêcher qu'il n'y ait un public et qu'on imprime pour lui de vingt à trente mille volumes par an.

Lettres recueillies par Mme de Witt, Paris, 1884, p. 49, à Barante, 1822.

Géographie

Avez-vous jamais aimé la géographie ? Thiers prétend qu'il n'y a pas de grand homme qui n'ait aimé la Géographie. Je l'ai fort bien sue parce que je n'ai jamais lu une histoire sans avoir la carte sous les yeux, et sans suivre pas à pas les événements. Mais la géographie pour elle-même me touche peu. L'astronomie, encore moins. Je n'ai jamais su distinguer une étoile d'une autre. Ni le Ciel, ni la Terre, c'est dédaigner beaucoup. Au fait, s'il n'y avait pas d'hommes dessus et dessous, je prendrais au Ciel et à la Terre peu d'intérêt.

Lettre à Mme de Lieven, T.I, Paris, 1963, p. 219 (1838)

Dans ma vie publique

Dans ma vie publique, Dieu m'a fait l'honneur de m'employer à trois grandes choses : l'éducation du peuple, la fondation d'un gouvernement libre et le maintien de la paix. De ces trois œuvres diffi-

ciles, la troisième a réussi au-delà de mon attente ; l'épreuve qu'elle subit en ce moment le démontre. Les deux premières ont, j'en conviens, l'air bien compromises ; je suis convaincu qu'elles en ont l'air plus qu'elles ne le sont réellement. Nous traversons une orgie. J'ai la confiance que les idées que j'ai voulu répandre, les institutions que j'ai voulu fonder, s'y épureront au lieu d'y périr. Je n'assisterai peut-être pas à leur succès, mais j'aurai veillé auprès de leur berceau.

Mme de Witt, monsieur Guizot, Paris, 1880, p. 274, à Mme Austin, 1849.

J'ai le malheur d'avoir sur ces questions-là, mon propre avis bien réfléchi et bien arrêté. J'y ai pensé et touché pendant quatre ans. Je me donnerais certainement, si Dieu me prête vie, la satisfaction de dire après moi, non seulement ce que j'ai fait, mais ce que j'ai pensé et projeté pendant ces quatre ans de mon ministère de l'instruction publique. C'est dans ma vie une des phases auxquelles je tiens et dont je désire laisser un souvenir un peu vrai et complet.

Mme de Witt, monsieur Guizot, Paris, 1880, p. 294, 11 mars 1852 à sa fille aînée.

Je suis d'un naturel optimiste : je ne crains pas le combat et j'espère aisément la victoire.

Mémoires pour servir l'histoire de mon temps, Paris (1860), Laffont, 1871, p. 540.

J'aime l'histoire

Je ne vous raconterai point l'histoire de Philippe le Bel ; je suppose toujours les événements à peu près présents à votre esprit.

Histoire de la civilisation en France, TIV, Paris, 1853, p. 166.

C'est ma disposition de m'absorber complètement dans le passé où je me transporte, et d'oublier tout à fait le présent.

Lettre à Madame de Gasparin, 1853, Paris, 1934, p. 401.

J'aime l'histoire. C'est la vie humaine sans fatigue, comme spectacle et non comme affaire. Je m'y intéresse et n'y suis pas intéressé. C'est une émotion mêlée de mouvement et de repos. N'y a-t-il pas là quelque chose qui sent la vieillesse ? Cependant, j'aimais déjà beaucoup l'histoire quand j'étais jeune. En tout, le passé me plaît et m'attache infiniment. Je le contemple avec respect et compassion. Ils ont fait tout cela, ils ont senti tout cela, et ils sont morts ! Ce

contraste si frappant, ou plutôt cette union si intime de la vie et de la mort, de l'activité et de l'immobilité, du bruit et du silence, ce seau irrévocable posé sur ces êtres jusque-là si animés et si mobiles, et l'impénétrable mystère de leur destinée actuelle et définitive, cela m'émeut et m'attendrit jusqu'au fond de l'âme. J'aime les morts ; et dans les ténèbres de nos relations avec eux, je pressens qu'ils se plaisent à être aimés et qu'ils me savent gré du sentiment que je leur porte ; et j'entre avec eux dans une intimité véritable ; je les vois ; ils me parlent ; ils sont reconnaissants, affectueux, sincères. Tout égoïsme, tout mensonge, toute réticence, tout calcul disparaissent entre eux et moi.

Lettre à Mme de Lieven, T.I, Paris, 1963, p. 186 (1838).

J'ai horreur de l'oubli

J'ai horreur de l'oubli, de ce qui passe vite ; rien ne me plaît tant que ce qui porte un air de durée et de longue mémoire. Je puis prendre plaisir aux choses agréables du moment et qui fuient sans laisser de traces ; mais le plaisir qu'elles me donnent est petit et fugitif comme elles ; j'ai besoin que mes joies soient d'accord avec mes plus sérieux instincts, qu'elles m'inspirent le sentiment de la grandeur et de la durée ; je me désaltère et ne me rafraîchis réellement qu'à des sources profondes.

Mémoires pour servir l'histoire de mon temps, Paris (1860), Laffont, 1871, p. 356.

J'aime lutter pour de grandes vérités

J'ai goût aux entreprises à la fois sensées et difficiles, et je ne connais, dans la vie publique, point de plus profond plaisir que celui de lutter pour une grande vérité nouvelle encore et mal comprise.

Mémoires pour servir l'histoire de mon temps, Paris (1860), Laffont, 1871, p. 403.

Mon entêtement

Je possède une chose qui sera peut-être favorable à mes principes, quoique proscrite par le monde : l'entêtement. Je puis avoir tort, mais toutes les fois que je crois avoir raison, l'univers entier n'a aucune influence sur ma manière de penser et pour la changer, il me faut prouver que je me trompe, ce qui me met dans la nécessi-

té d'être toujours de bonne foi. (...) Il y a de la mauvaise foi à discuter lorsqu'on ne veut pas se ranger du parti de ceux avec qui on discute.

Lettre à sa mère, octobre 1806.

Je veux être de mon temps

Pour rien au monde, je voudrais ne pas être de mon pays et de mon temps.

Lettre à Mme de Lieven, T. II, Paris, 1963, p. 261 (1840).

Ma première et constante pensée

Plus j'ai avancé dans la vie publique, dans ses jours d'épreuve ou de succès, plus la fondation du gouvernement libre est devenue ma première et constante pensée.

Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, t. 8, Paris, 1860, p. 14.

La vie m'a enseigné l'équité

...la longue et laborieuse expérience de la vie politique m'a enseigné, non pas le doute, mais l'équité. Je dis l'équité, non pas la modération, mot banal, ni l'indulgence, mot impertinent, qui n'exprimerait pas ma pensée. Dans les temps de profonde fermentation sociale et morale, quand les nations et les âmes sont violemment agitées, il y a dans les opinions et les conduites les plus diverses, plus de sincérité et de désintéressement qu'on ne croit ; la part de l'erreur est immense, infiniment plus grande que celle des mauvais desseins ;

Mémoires pour servir l'histoire de mon temps, Paris (1860), Laffont, 1871, p. 601.

Ma vie privée

Je n'ai nul penchant à entretenir le public de ma vie privée ; plus les sentiments intimes sont profonds et doux, moins ils aiment à se montrer tels qu'ils sont. Les rois livrent aux regards des curieux les diamants de leur couronne ; on n'étale pas les trésors dont ceux-là seuls qui les possèdent connaissent le prix. Mais quand arrive le jour fatal où ces trésors nous sont ravis, ce serait leur manquer de respect et de foi que de ne pas laisser voir ce qu'ils étaient pour

nous et quel vide ils nous laissent. J'ai beaucoup aimé la vie politique ; je m'y suis adonné avec ardeur ; j'ai fait, sans compter, les sacrifices et les efforts qu'elle m'a demandés ; mais elle a toujours été loin, très loin de me suffire. Non que je me plaigne de ses épreuves ; beaucoup d'hommes publics ont parlé avec amertume des mécomptes qu'ils avaient éprouvés, des revers qu'ils avaient subis, des rigueurs du sort et de l'ingratitude des hommes. Je n'ai rien de semblable à dire, car je n'ai pas connu de tels sentiments. (...)

Mémoires pour servir l'histoire de mon temps, Paris (1860), Laffont, 1871, p. 205.

Photographies de femmes in naturalibus

... je me suis promené tout le long de la rue de Rivoli. Grande foule, devant une boutique. Je me suis approché. Une immense collection d'études photographiques, *toutes d'après nature*, disait l'annonce. Et bien nature, en effet ; des femmes *in naturalibus*, de tous côtés, dans toutes les positions. Quel chaos que le monde ! Foule à l'Église ; foule devant cette boutique. Et peut-être beaucoup des mêmes personnes. J'ai passé vite pour ne pas être du nombre.

Lettre à Madame de Gasparin, Paris, 1856, p. 433.

Mes lectures

Depuis que je vivais à Paris, la philosophie et la littérature allemandes étaient mon étude favorite ; je lisais Kant et Klopstock, Herder et Schiller, beaucoup plus que Condillac et Voltaire. [...] J'ai appris d'eux [Suard, abbé Morellet, le marquis de Boufflers...] plus que de personne à porter dans la pratique de la vie cette large équité et ce respect de la liberté d'autrui qui sont le devoir et le caractère de l'esprit vraiment libéral.

Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps, T. 1, Paris, 1858, p. 8.

Trois choses intéressantes

Je ne puis me soucier vraiment et m'occuper sérieusement que de trois choses, les gens que j'aime, les affaires publiques et les questions religieuses. Je comprends qu'on se donne tout entier à une personne, à la politique ou à Dieu. Le reste n'en vaut pas la peine.

Lettre à Mme de Lieven, T.I, Paris, 1963, p. 194 (1838).

Je manque toujours de temps

Je relis tous les ouvrages de M. de Tracy ; je reverrais toute l'histoire philosophique du XVIII^e siècle. Ce discours sera la principale affaire de mon été. Je puis faire vite ; mais pour faire à mon gré, il me faut du temps, et je veux surtout faire à mon gré, me satisfaire moi-même. C'est ce qui ne m'est jamais arrivé, excepté peut-être dans mon *Histoire de la Révolution d'Angleterre*.

Lettre à Madame de Gasparin, 1836, Paris, 1934, p. 37.

Je suis de ceux que l'élan de 1789

Je suis de ceux que l'élan de 1789 a élevés et qui ne consentiront point à redescendre. Mais si je ne tiens à l'ancien régime par aucun intérêt, je n'ai jamais senti contre l'ancienne France aucune amertume. Né bourgeois et protestant, je suis profondément dévoué à la liberté de conscience, à l'égalité devant la loi, à toutes les grandes conquêtes de l'ordre social.

Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps, T. 1, Paris, 1858, p. 27.

L'Angleterre

On m'a quelquefois accusé de vouloir modeler la France à l'exemple de l'Angleterre : l'Angleterre, en 1815, ne me préoccupait nullement ; je n'avais fait alors, de ses institutions et de son histoire, aucune étude sérieuse. La France, ses destinées, sa civilisation, ses lois, sa littérature, ses grands hommes avaient seuls rempli ma pensée ; je vivais au milieu d'une société toute française, plus fortement imprégnée peut-être qu'aucune autre des goûts et de l'esprit français.

Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps, T. 1, Paris, 1858, p. 111.

On a dit que je n'aimais pas le peuple...

Parce que j'ai combattu les idées démocratiques et résisté aux passions populaires, on a dit souvent que je n'aimais pas le peuple, que je n'avais point de sympathie pour ses misères, ses instincts, ses besoins, ses désirs. Il y a dans la vie publique comme dans la vie privée, des amours de plus d'une sorte ; si ce qu'on appelle aimer le peuple, c'est partager toutes ses impressions, se préoccuper de ses goûts plus que de ses intérêts, être en toute occasion enclin et prêt à penser, à sentir et à

agir comme lui, j'en conviens, ce n'est pas là ma disposition ; j'aime le peuple avec un dévouement profond, mais libre et un peu inquiet ; je veux le servir, mais pas plus pour m'asservir à lui que me servir de lui pour d'autres intérêts que les siens ; je respecte en l'aimant, et parce que je le respecte, je ne me permets ni de le tromper, ni de l'aider à se tromper lui-même. On lui donne la souveraineté ; on lui promet le complet bonheur ; on lui dit qu'il a droit à tous les pouvoirs de la société et à toutes les jouissances de la vie. Je n'ai jamais répété ces vulgaires flatteries ; j'ai cru que le peuple avait droit et besoin de devenir capable et digne d'être libre, c'est-à-dire d'exercer sur ses destinées privées et publiques, la part d'influence que les lois de Dieu accordent à l'homme dans la vie et la société humaines. C'est pourquoi, tout en ressentant pour les détresses matérielles du peuple une profonde sympathie, j'ai été surtout touché et préoccupé des détresses morales, tenant pour certain que, plus il se guérirait de celles-ci, plus il lutterait efficacement contre celles-là, et que, pour améliorer la condition des hommes, c'est d'abord leur âme qu'il faut épurer, affermir et éclairer. C'est à l'instinct de cette vérité qu'est due l'importance qu'on attache partout aujourd'hui à l'instruction populaire.

Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps, T. 3, Paris, 1860, p. 55.

Je crois en Dieu

Je suis de ceux qui croient en Dieu, sans aucune prétention d'expliquer ses actes et de pénétrer ses desseins.

Le duc de Broglie, Paris, 1872, p. 257.

J'ai eu trois vies...

J'ai eu trois vies, une littéraire, une politique, une religieuse. J'espère qu'il y a eu harmonie entre les trois et que l'harmonie sera claire.

Lettre à Mme Lenormant, 1 octobre 1865, Paris, 1902, p. 245.

Pourquoi j'ai succombé

Savez-vous pourquoi j'ai succombé en février dernier ? Parce que j'ai eu trop de confiance dans la bonne cause et le bon sens, parce que j'ai trop cru à l'efficacité, passée et future, de la bonne politique, parce

que je n'ai pas tenu assez de compte, ni assez prévu la puissance de la bêtise, de la folie ou de la perversité des acteurs et des spectateurs. Je tâcherai d'être moins optimiste, sans renoncer à rien.

Lettre à Mme Lenormant, 11 janvier 1849, Paris, 1902, p. 24.

Je n'ai pas tant menti que Talleyrand...

Je n'ai pas tant menti que M. de Talleyrand, mais j'ai souvent ménagé, transigé. Je ne m'en inquiète plus.

Lettre à Mme Lenormant, 18 juillet 1857, Paris, 1902, p. 112.

GUIZOT PHILOSOPHE

Qu'est-ce que la philosophie

Limites de la science

... que tout ce que l'homme ne peut pas ne lui est bon à rien, et qu'il peut tout ce qui lui est nécessaire.

Discours d'ouverture du cours d'histoire moderne, 11 décembre 1812, repris in *Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps*, T. 1, Paris, 1858, p. 392.

Pensée et écriture

J'écris quelquefois pour me rendre, de ce que je pense, un compte bien complet, bien rigoureux. On pense si légèrement ! Je trouve les esprits encore plus légers que les cœurs. C'est beaucoup.

Lettre à Mme de Lieven, T. II, Paris, 1963, p. 216 (1840).

Philosophie

...où les faits particuliers ne seront présentés que dans leurs rapports avec quelque fait général et comme preuve d'une idée dominante...

Abrégé, in *Encyclopédie progressive*, Paris, 1826, repris in *Discours académiques*, Paris, 1861, p. 375.

Philosophie : travail philosophique

J'abordai [dans le cours de 1820] toutes les questions avec le ferme dessein de passer au crible les idées de notre temps, et de séparer les ferments ou les rêveries révolutionnaires des progrès de justice et de libertés inconciliables avec les lois éternelles de l'ordre

social. À côté de ce travail philosophique, j'en poursuivis un autre spécialement historique : je m'appliquai à mettre en lumière les efforts intermittents, mais toujours renaissants, de la société française, pour sortir du chaos au sein duquel elle était née, tantôt la lutte, tantôt l'accord de ses divers éléments, royauté, noblesse, clergé, bourgeoisie et peuple, dans les diverses phases de cette rude destinée, et le développement glorieux, bien que très incomplet, de la civilisation française, telle que la Révolution française l'a recueillie à travers tant de combats et de vicissitudes. J'avais à cœur de faire rentrer la vieille France dans la mémoire et l'intelligence des générations nouvelles ;

Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps, T. 1, Paris, 1858, p. 314.

Philosophie au dix-huitième siècle

... jamais la philosophie n'a plus aspiré à régir le monde et ne lui a été plus étrangère. Il a bien fallu un jour en venir au fait ; il a bien fallu que le mouvement intellectuel passât dans les événements extérieurs ; et comme ils avaient été totalement séparés, la rencontre a été plus difficile, et le choc beaucoup plus violent.

Cours d'histoire moderne, leçon 14, Paris, 1828, p. 37.

Philosophie de l'histoire

La philosophie de l'histoire ne sort pas toute faite des seuls événements ; il faut encore connaître leur rapport avec l'état moral des hommes, car une invasion des Tartares en Chine et celle des Huns dans l'empire d'Occident auront des résultats absolument différents.

Abrégé, in *Encyclopédie progressive*, Paris, 1826, repris in *Discours académiques*, Paris, 1861, p. 372.

Philosophie du XVIIIe siècle

Les théories de la sensation et de la souveraineté du peuple sont aussi anciennes que le monde ; Descartes est un plus puissant métaphysicien que Condillac ; Rousseau lui-même est plus original par son talent que par ses idées. À part les sciences naturelles, le XVIIIe siècle n'est pas celui qui a fait, dans le champ de la connaissance humaine, les plus importantes découvertes et les plus glorieux travaux.

Ce qui le distingue et fera sa gloire, c'est d'avoir recherché et accepté les conséquences pratiques de ses idées, d'avoir mis la science en contact avec la société. Dans l'étude de la vérité considérée en elle-même et sous un point de vue purement intellectuel, d'autres siècles ont porté plus d'originalité et de profondeur ; le premier, celui-ci a proclamé que la vérité avait droit de gouverner le monde. C'est un siècle d'application bien plus que de théorie, de civilisation bien plus que de science. Peu de chose restera de ses doctrines ; il a changé sans retour la condition de l'humanité.

Encyclopédie, in *Encyclopédie progressive*, Paris, 1826, repris in *Discours académiques*, Paris, 1861, p. 298.

Philosophie et politique

...des lois ainsi préparées et soutenues deviennent un travail de philosophe et d'artiste auquel l'auteur est tenté de s'attacher avec un sentiment d'amour-propre qui lui fait quelques fois perdre de vue les circonstances extérieures et les convenances pratiques dont il aurait à tenir compte. La politique veut un certain mélange d'indifférence et de passion, de liberté d'esprit et de volonté arrêtée, qu'il n'est pas aisé de concilier avec une forte adhésion à des idées générales et une sincère intention de tenir la balance exacte entre les principes et les intérêts divers de la société.

Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps, T. 1, Paris, 1858, p. 177.

De nos jours surtout, et malgré le discrédit bien mérité où tant de théories sont tombées, la méditation philosophique sur les grandes questions et les grands faits de l'ordre politique est une puissance avec laquelle les pouvoirs les plus forts et les plus habiles feront sagement de compter.

Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps, T. 1, Paris, 1858, p. 207.

Philosophie et religion

Quelque haute qu'elle soit, l'ambition de la philosophie est infiniment moindre que celle de la religion ; c'est une ambition purement scientifique ; les philosophes étudient, observent, discutent ; leurs travaux produisent des systèmes, des écoles. La religion chrétienne est une œuvre pratique, non une étude scientifique ; au fond

de ses dogmes et ses préceptes, il y a certainement une philosophie, et dans ma conviction, celle-là est la vraie ; mais elle est le point de départ, non le but du christianisme ; son but, c'est d'amener l'âme humaine à se gouverner elle-même selon la loi divine ; et, pour atteindre à ce but, il prend la nature humaine telle qu'elle est et tout entière, avec ses éléments divers et ses aspirations suprêmes.

Méditations sur la religion chrétienne, Paris, 1868, p. 90.

Philosophie nouvelle

Mais pendant cette résurrection de la philosophie du XVIII^e siècle, à côté d'elle, naissait et grandissait une philosophie nouvelle, reconnaissant pour symbole dans l'ordre intellectuel le spiritualisme, dans l'ordre moral, la loi du devoir, n'admettant point, dans l'ordre politique, la souveraineté du nombre, tendant la main aux croyances religieuses, amie de la science et de la liberté, mais par d'autres principes, avec d'autres sentiments que ses prédécesseurs. Les philosophes eux-mêmes, surtout quand leurs idées ont régné, ne se prêtent guère au partage disputé de l'empire.

Discours de réception, 1836, in *Discours académiques*, Paris, 1861, p. 17.

Et de nos jours, au sortir des tourmentes révolutionnaires qui nous avaient rendu suspectes toutes nos libertés, la philosophie reprenant son essor s'est dégagée de la matière, et les lettres ont reporté leur regard vers le ciel, qu'elles avaient oublié. C'est en se repliant dans le monde intellectuel que l'homme, lassé par les revers ou les hontes du monde social, se console, se raffermi et se relève. Et quand les âmes se sont ainsi retrempées dans la recherche et la contemplation du vrai et du beau, elles retrouvent les espérances et les forces dont elles ont besoin pour tenter de nouveau les grands desseins de l'humanité.

Discours de réception, 1857, in *Discours académiques*, Paris, 1861, p. 80.

Philosophes, moralistes, religions

Si Adam Smith a le premier posé en principe la division du travail comme le plus puissant moyen de découverte et de progrès, la pratique du genre humain s'est de tout temps conformée à ce prin-

cipe, dans la sphère de la science comme dans celle de la vie. La science de l'homme, de sa nature et de sa destinée, n'a point échappé à cette loi commune. Parmi ceux qui en ont fait l'objet de leur étude, les uns se refermant dans la condition actuelle de l'humanité, se sont surtout proposé de l'étudier et de la peindre telle qu'elle s'y manifeste ; ils décrivent ses penchants, ses passions, les mobiles, les formes, les effets de son activité ; ce qu'elle demeure et ce qu'elle devient dans les circonstances diverses ; ils donnent l'homme en spectacle à lui-même, soit pour l'instruire, soit pour lui plaire, mais sans dépasser les limites de son existence et de son développement ici-bas : ce sont les moralistes. D'autres, attirés plus hauts et plus loin, convaincus que la vie présente n'est pas toute la destinée de l'homme, et que, même dans la vie présente, les mobiles et les freins qu'elle peut fournir ne suffisent ni à contenter l'homme ni à le gouverner, ont entrepris de lui révéler les secrets de cette autre destinée où il aspire, et par là de satisfaire et de régler en même temps sa nature, en plaçant hors du monde visible son but et sa loi. C'est l'œuvre des religions. D'autres encore, saisis d'une ambition plus limitée en un sens et plus vaste dans un autre, uniquement préoccupés du besoin de connaître, et ne s'inquiétant ni de ce que fait ni de ce que souhaite l'homme, ont essayé d'expliquer ce qu'il est, mais à sa place, et son rôle, et les rapports qui le lient à toutes choses dans ce grand ensemble qu'on appelle l'univers. Ceux-ci sont, à proprement parler, les philosophes. Que toutes ces entreprises soient spécialement incomplètes, qu'aucune ne réponde, si je puis ainsi parler, à toute l'âme humaine, qui peut en douter ? [Il faut lire la suite...]

Méditations et études morales, Paris, 1852 (sept. 1828), p. 189.

... de toutes les entreprises dont l'homme peut être l'objet, celles-là sont les premières en rang qui se proposent, non seulement de le connaître, mais de le gouverner ; qui ne s'arrêtent point à la science et pénètrent jusqu'à la vie ; qui font passer les croyances dans les actes, les idées dans les faits, et ont ainsi des résultats directs, non seulement pour l'intelligence, mais pour l'être humain tout entier. La science est belle sans doute ; mais la réalité est bien au-dessus de la science. L'assimilation de la volonté à la pensée, l'empire de l'esprit sur le monde extérieur, la réalisation, et, pour me servir d'une

expression technique, mais excellente, l'incarnation de la vérité, c'est là la grande œuvre de l'homme ; œuvre qu'il est chargé de poursuivre, d'abord en lui-même, ensuite hors de lui, partout où son action peut atteindre ; œuvre supérieure à tout travail de pure connaissance puisque la connaissance n'en est, après tout, que le moyen.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (sept. 1828), p. 192-193.

Que deviendrions-nous si, dans ce vaste labyrinthe, pour se reconnaître et se tendre la main, il fallait absolument avoir fait route ensemble et suivi les mêmes détours ? Heureusement il n'en est point ainsi : au-dessus des opinions s'élève et plane, dans chacun de nous, la pensée générale, la pensée morale, l'intention enfin ; l'intention, vie réelle, action véritable de l'âme, qui s'empreint, se conserve et se révèle dans les formes les plus diverses, donne une même origine, une même tendance, bien plus, un même effet peut-être, aux travaux en apparence les moins semblables, et devient ainsi un moyen de communication, une source de sympathie, un gage de fraternité, là où il n'y aurait eu qu'isolement, divergence, et peut-être combat.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (sept. 1828), p. 210.

... j'appelle en ce moment *philosophie* toute opinion qui n'admet, sous aucun nom, sous aucune forme, aucune foi obligée pour la pensée humaine, et qui laisse la pensée, en matière religieuse comme en toute autre, libre de croire ou de ne pas croire, et de se diriger elle-même par son propre travail.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (1838), p. 56.

Quant à la philosophie, elle a essuyé bien des échecs au milieu de ses triomphes. On peut étaler ses vanités et ses mécomptes. Elle a beaucoup à réparer dans son passé, mais rien à craindre pour son avenir. La plupart des principes qu'elle a proclamés sont devenus des droits. Les droits sont devenus des faits. Le nouvel état social que la philosophie a enfanté ne lui sera pas plus contraire que l'ancien, qu'elle a vaincu.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (1838), p. 58.

Quant à la philosophie, elle a de nos jours cette gloire de n'être point restée une utopie. De ses découvertes, elle a fait des conquêtes. Elle a métamorphosé ses idées en faits et en institutions : métamorphose redoutable, qui non seulement révèle les erreurs de la pensée première, mais qui l'égare et la corrompt pour un temps en la plongeant au milieu des passions humaines ; grande gloire cependant, et qui assure à la philosophie, dans le nouvel état social, une grande position.

C'est un rare privilège que de pouvoir, sans embarras, dignement reconnaître et abjurer ses erreurs. La philosophie le peut ; car politiquement parlant, la victoire lui appartient. Et non seulement la victoire, mais la puissance. En se trompant beaucoup, elle a beaucoup fait. Elle a de quoi rester fière aussi bien que modeste. Elle peut se montrer, envers ses anciens adversaires, juste, bienveillante, respectueuse. Elle ne saurait être taxée de faiblesse ni de lâcheté.

Au fond l'expérience l'a éclairée. Elle connaît mieux aujourd'hui les conditions de la moralité et de la société humaine. Elle sait qu'elle n'y suffit point elle-même ; qu'elle ne suffit ni aux âmes ni aux peuples ; que dans la nature de l'homme et dans l'ordre général des choses, la part de la religion est immense et que la philosophie ne doit point la lui contester.

Encore plus au fond, la philosophie est près de redevenir elle-même sérieusement et sincèrement religieuse. Comme le catholicisme, comme le protestantisme, elle ne changera point de nature ; elle restera la philosophie, c'est-à-dire la pensée libre et ne relevant que d'elle-même, quel que soit le champ où elle s'exerce. Mais dans le champ des questions religieuses, elle s'aperçoit qu'elle a eu souvent la vue bien courte et bien légère, que ni l'impiété ni l'indifférence ne sont la vraie science, que le plus fier esprit peut s'humilier devant Dieu, et qu'il y a de la philosophie dans la foi.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (1838), p. 85.

Malgré le bruit qu'on en a fait, le nombre et la diversité des systèmes philosophiques, dont l'homme a été l'objet, ne sont pas tels qu'on serait tenté de le présumer. En y regardant de près, on s'aperçoit bientôt qu'ils se réduisent à quelques idées, à quelques diffé-

rences fondamentales, et que, si l'ardeur du combat a été grande, l'arène était étroite et les armes n'ont point changé.

Si on met ensuite les idées fondamentales des philosophes en présence des idées instinctives et des croyances communes des hommes, on est frappé de leur similitude ; les théories des philosophes sont explicites, distinctes, savamment enchaînées ; les croyances communes des hommes sont confuses, mêlées, sans lien fixe et bien visible ; mais au fond, dans ces deux mondes en apparence si divers, tout se retrouve, tout se correspond. La philosophie n'a fait que mettre au jour ce que contenait l'esprit humain ; la science n'est que l'élucidation complète ou incomplète, la traduction exacte ou inexacte de la foi spontanée de l'humanité.

Il y a plus. Prenez un homme simple, sans méditation, sans lettres ; écoutez attentivement son langage ; pénétrez dans ces idées dont il ne se rend point compte, et qui pourtant l'éclairent et le dirigent : vous trouverez là les germes, les principes de tous les systèmes philosophiques ; je dis de tous et des plus contraires. Tantôt le spiritualisme éclatera dans les sentiments et les pensées de cet homme ; tantôt il semblera en proie au matérialisme le plus grossier ; telle phrase annoncera une ferme conviction de la liberté humaine, telle autre une fois aveugle à la fatalité. Cette créature étrange, dont la volonté et la destinée offrent tant de contrastes que les moralistes se plaisent à faire ressortir, semble aussi réunir dans son esprit les contradictions les plus choquantes ; on dirait que toutes les fluctuations, tous les combats de la philosophie ont lieu dans la pensée de tout homme, du plus vulgaire comme du plus habile.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (1838), p. 97.

La philosophie n'a point d'autres buts que la science ; de la science seule elle reçoit son être et sa gloire ; quels que puissent être les effets ultérieurs de son œuvre, c'est dans la sphère de la connaissance qu'elle naît et s'accomplit. L'action, comme l'ambition des religions, est plus vaste et plus complexe ; dans sa première origine comme dans son dernier dessein, leur travail est essentiellement pratique ; elles ont des besoins déterminés à satisfaire, des résultats immédiats à obtenir. Leur science, en un mot, est difficilement désintéressée : grand écueil pour sa pureté.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (sept. 1828), p. 201.

La religion et la philosophie ne sont point deux sœurs ; ce sont deux filles, l'une de « notre Père qui est aux cieux », l'autre du simple génie humain. Et leur condition en ce monde ne saurait être égale, pas plus que ne l'est leur origine ; l'autorité est l'apanage de la religion ; celui de la philosophie, c'est la liberté.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (1851), p. X.

J'admets toutes les distinctions, toutes les inégalités, toutes les sincérités ; j'affirme seulement deux choses : l'une, qu'entre les écoles philosophiques de notre temps, quelque divers que soient leurs systèmes et leurs mérites, il y a ceci de commun qu'elles n'admettent pas l'ordre surnaturel, et qu'elles s'efforcent d'expliquer et de gouverner sans son secours, l'homme et le monde ; l'autre, que, là où la foi dans l'ordre surnaturel n'existe plus, les bases de l'ordre moral et social sont profondément et de plus en plus ébranlées, l'homme ayant cessé de vivre en présence du seul pouvoir qui le surpasse réellement, et qui puisse à la fois le satisfaire et le régler.

Méditations et études morales, Paris, 1852 (1851), p. IX.

Mon cher ami, il en est des convictions philosophiques comme des croyances religieuses ; dans le temps de loisir et de bonheur, elles ne sont que de la science, un exercice de l'esprit, un aliment de sa curiosité ; il peut alors arriver qu'on les traite légèrement, qu'on leur reproche de ne pas tenir tout ce qu'elles semblaient promettre, qu'on doute de leur mérite et de leur pouvoir. Mais quand le malheur arrive, quand la philosophie n'est plus de l'amusement ou de la science, mais un besoin réel et pratique, alors elle reprend son empire, alors elle a des forces et des consolations à donner. Et ce n'est point que le besoin nous trompe, que nous nous fassions illusion presque volontairement et par faiblesse ; c'est qu'en effet on ne s'élève réellement à la vérité, on ne la voit en face, on ne ressent toute son influence que lorsqu'on se détache de tout pour se jeter dans ses bras. Le philosophe comme le dévot peut se tromper dans sa croyance ; il y a de l'erreur dans Posidonius qui dit que la douleur n'est pas un mal, comme dans Polyeucte qui croit de son devoir de renverser les statues des dieux ; mais cet état de l'âme où l'indi-